

# Ritournelle

Cécile Gillet

« C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... ».

Moi qui, d'habitude ne reçois jamais de courrier, autres que publicités et factures désagréables, je me trouvais soudain perplexe à la vue de cette lettre, à ma petite personne non destinée ! Le facteur avait du faire une erreur. C'est que j'interdis quasi formellement à toutes mes connaissances, proches ou lointaines, de m'écrire. C'est épidermique, je ne supporte pas le courrier et je trouve, à notre ère, que nous avons bien assez d'autres moyens de communication. Plus simples et rapides. Moins engageant aussi. Et compromettant...

Qu'importe, me saisissant du premier objet coupant venu, un fin couteau, je prends soin d'ouvrir l'enveloppe. Quoiqu'avec une frénésie certaine. L'écriture, large et fluette de la lettre, après m'avoir attiré et même émoustillé, se développe encore dans le papier que je découvre avec circonspection. Légèrement parfumé, cela a sur moi un effet indéfinissable. Angoissant, pour tout dire. Je lis, d'une traite tout ce qui est couché sur la feuille, fautes d'orthographe comprises ! L'auteure de la lettre, que je ne peux désormais m'empêcher de m'imaginer est, j'en suis certain, la blonde la plus sexy que je puisse envisager. Un petit dessin de sa main me le fait deviner. Pas de bol pour elle, je préfère les bruns. S'adressant à son homme, elle lui assure, sans rire, qu'elle sautera de la falaise dimanche s'il n'assume pas ses ébats...

« Et ! Moi je suis un homme, et j'en suis tombé amoureux ! » me dis-je, de la musique plein la tête. Et des doutes aussi. Car comme dit le film, « on connaît la chanson », et je n'ai, quant à moi, aucune envie, mais aucune, que cela se conclue de la même manière.

Je ne suis cependant pas tout à fait un monstre et il me faut une rapide analyse du cachet de la poste afin de déduire le lieu où j'ai des chances de sauver la blonde. En poste, près de la Manche, à l'aube du dimanche, j'attends. Je ne suis pas non plus un sans cœur et je ne veux pas être accusé de non assistance à personne en danger. Ni avoir sa mort sur la conscience.

J'attends, et j'ai tout le loisir de songer à cette mystérieuse inconnue, que je m'apprête, je le subodore, à sauver. Qu'est-ce qui peut pousser une jeune femme à une telle extrémité ? Ma foi, je ne trouve pas d'explications et, j'avoue, cela ne me trouble pas plus que ça.

Quand j'aperçois, au bord de la falaise, une blonde jeune femme, cheveux aux vents. Indécise. Vulnérable. Ingénue ? Je m'approche doucement. Le ventre rebondit de la belle, me prouve qu'elle ne l'est pas tant.

« Et ! Moi je suis un homme, et j'en suis tombé amoureux ! Je veux bien qu'ils me nomment, Alfred, papa, s'ils le veulent. » Dans leurs rêves ! Moi qui me suit longtemps battu, et à quel prix, pour n'avoir pas d'enfant.

Je me contente donc de faire le service minimum : je l'arrache à la falaise et la conduit dare-dare dans l'hôtel le plus proche. Le remord et le doute me travaillent tout de même : je lui laisse donc mon numéro, par acquit de conscience. Puis je rentre rapidement chez moi, tentant d'oublier cette histoire.

Hélas, dès le lendemain à l'aube, me voilà réveillé par des coups de téléphone insistants. Encore endormi, je m'en vais décrocher. La voix, haut perchée de la falaise, se distingue aisément. Horreur, voilà la blonde qui se met à m'appeler son sauveur ! Et à me déclamer sa flamme. Elle est amoureuse...

« Et ! Moi je suis un homme » et je ne veux en aucun cas m'attacher.

J'envisage déjà cette dulcinée mal aimée, agrippée à chacun de mes pas, suspendue à mes lèvres, trainant mes pantalons, et, derrière elle, quel effroi, le bambin ! Tableau idyllique pour certains, repoussoir pour moi. J'ai mis, suite à un choc amoureux non digéré d'ailleurs, un certain nombre d'années à construire mon célibat, à l'ériger tel mon idéal, ce n'est pas pour qu'aujourd'hui, à cause d'une erreur et sur un simple malentendu, une femme vienne tout interrompre.

Bien qu'ayant vite mis fin à la conversation téléphonique – pour ne rien cacher, après avoir raccroché au nez de la prétendante – ce dernier appareil se remet à sonner de plus bel.

« J'aurais dû cette lettre, ne pas l'ouvrir peut-être »...

Il va falloir jouer fin. Elle est tenace, la bougresse ! Mais elle ignore à qui elle s'attaque. Et j'en ai usé des plus coriaces.

Afin d'élaborer un plan d'attaque, je sors. Je réfléchis mieux en mouvement. Et en dehors de mon appartement douillet, si précieux quand j'y reçois des conquêtes ou autres invités d'un soir. Car oui, j'ai une vie, malgré mon célibat, et hors cette nouvelle venue. Et puis, au moins, n'entendrais-je pas ce satané appareil sonner.

Errant dans les rues, les jardins et les parcs, mon cerveau tourne lentement, laborieusement. Entremêlant souvenirs tenaces et désirs d'un futur apaisé, sans femme ni enfant, je mouline un certain temps. Puis jaillit la lumière. Et tout se met en place. Ainsi ressourcé, je peux rentrer chez moi, et accueillir, presque tranquillement, le bruit strident du téléphone fixe :

« oui, bonsoir la belle, j'ai dû m'absenter un moment. Comment vous portez-vous désormais ? ». Je susurre, d'une voix que je veux tendre et un peu inquiète.

L'hystérique, ne va pas mieux, son cas est désespéré, si ce n'est la grande chance qu'elle a eut de tomber sur moi. La providence. Je dois maintenant lui venir en aide et subvenir, d'une façon ou d'une autre à ses besoins.

« Pas d'inquiétude, ma douce, nous allons prendre les choses en main. Je serai demain dès les premières lueurs du jour, à votre hôtel ». Et je mets fin à la conversation, fier de l'assurance de ma voix. Ma main, en revanche tremble un peu.

Après une nuit passée à peaufiner mon plan, à m'assurer qu'il n'y a pas d'accros, que je ne suis pas, trop, dans l'illégalité, et que, certes, ma « victime » est enceinte, mais de quelques mois seulement, j'arrive à trouver un sommeil peuplé d'êtres en layettes et autres princesses à nattes blondes. Et, c'est déterminé que je me dirige à son hôtel du bord de mer.

Les mouettes crient. Le vent souffle. Fort. La blonde a noué ses cheveux en tresse.

Tout ceci devrait m'aider, et me conforter. Le bruit ambiant masquera les faiblesses de ma voix. La coiffure ridicule de cette inconnue ne fera que me motiver à me débarrasser d'elle. J'imagine, dans un premier temps l'enfermer dans le coffre et rouler loin, très loin afin de l'abandonner. Mais il y a du monde à l'hôtel et c'est autant de témoins. Je vais devoir pour l'instant me contenter d'autre chose.

« Prête pour une petite escapade ? » lui lance mon double aimable et prévenant, tandis que, dans mon for intérieur je boue et fulmine.

Elle est prête. Affublée d'un long manteau dont les larges poches lui couvrent son ventre et le moulent un peu trop. J'installe la blonde à l'avant, prends soin de prendre ses

bagages, tous ses bagages, et de les mettre dans le coffre, large et profond de la voiture.

Bien que la jeune femme m'assaille de questions, je la joue taiseux, et roule, roule, lui assurant que je lui prépare une surprise qui ne pourra que lui faire plaisir. Ce demi silence (car la blonde est bavarde malgré tout et tente de me tirer les vers du nez) me permet de me plonger dans mes souvenirs, et de poursuivre l'échafaudage de mon plan.

J'ai eu un ami, John, proche, si proche. Il vit maintenant en Angleterre. À Londres précisément. Nous étions si intimes que nous couchions ensemble. Nous étions amants. Du genre amants terribles, ni avec ni sans toi, je t'aime je te déteste. La vie quoi ! Mais, ça a mal tourné. Il ne pouvait plus me supporter, moi et mes sautes d'humeur pathologiques, et est reparti d'où il était venu. À Londres. Je lui en veux encore. Toujours. Et, c'est faux de dire qu'avec le temps cela s'atténue. Bien au contraire. Bien au contraire. C'est qu'il en voulait un, lui, de bébé. Sa volonté, farouche, se heurtait à mon refus, vif et irraisonné. Ce problème alimentait d'autant plus nos fréquentes disputes. Et n'arrangeait en rien mon état, psychiquement instable. John le savait. J'en suis convaincu. Convaincu.

Mais, revenons à ma blonde. Elle est tellement perdue qu'elle se laisse aller, partir à l'aveugle avec l'inconnu que je représente malgré tout pour elle. Elle a l'air heureuse. Sereine presque. Elle a trouvé quelqu'un sur qui jeter son dévolu. Qu'à cela ne tienne, cela ne durera qu'un moment. Je m'en fais la promesse. Et, bien qu'elle sommeille depuis peu, j'ose interrompre le mouvement de la voiture et risquer de la réveiller pour marquer une

courte pause. Qui va m'être nécessaire dans la suite du plan.

Puis, nous sommes arrivés près des ferrys et il va falloir embarquer.

Direction les toilettes avant toutes choses. Lieu privilégié quand on veut s'isoler.

Sortant de ma poche une belle feuille de papier, je prends soin d'y noter, très lisiblement, une adresse. Adresse que, bien que ne m'y étant jamais rendu physiquement (car l'on m'interdit de m'approcher à moins de cent mètres de celle-ci), je connais par cœur. Ce qui explique cela peut-être... Et ma possible dangerosité. (Des lettres manuscrites que j'adressais là jadis, interprétées un peu vite comme des menaces de mort, ont amené à cet état de fait. Il est vrai que je peux être virulent). J'ajoute au mot quelques explications, dont l'utilité prendra bientôt tout son sens.

De retour dans la voiture, je manœuvre pour entrer dans le bateau. La blonde m'attend à côté, presque guillerette. Nous embarquons enfin. Cette escapade l'enchanté et elle ne se pose pas plus de questions. C'est tant mieux.

Attablés dans un café du bateau, j'apostrophe ma compagne de fortune :

« Vous prendrez bien un verre ? »

Elle acquiesce heureuse de se désaltérer. Et tous frais payés.

Occasion pour moi de lui soutirer, discrètement et tel un gentleman son manteau. C'est une sorte d'investissement. De pari sur le futur. Car, toujours discrètement, je glisse le morceau de papier de tout à l'heure, plié soigneusement, dans le fond de sa grande poche... Elle qui a la manie d'y glisser les mains, ne manquera pas de trouver le mot le moment venu.

La traversée se déroule paisiblement. La blonde s'occupe désormais dans les magasins du bateau, hume des parfums, se distraie. C'est une pause pour moi. Car je sais qu'il me faudra être rapide à l'accostage... Et ce dernier se profile bien vite. C'est reparti pour la voiture, évitant toutes les interrogations de ma passagère, je fonce en direction de la mystérieuse adresse. Il me faudra débarquer, sans traîner, bagages et occupante. J'ai pour moi le physique, alourdi, de la future maman qui ralentira ses gestes.

Je pile. C'est là. Enfin, à cent mètres. La maison de John. Si grande. Familiale ? Sans un mot, je sors, leste, et allège la voiture du poids des bagages. Surprise, la blonde quitte le véhicule et s'approche du coffre. J'en profite, prompt pour me remettre au volant et démarre, telle une fusée. Bye-Bye la blonde ! Seuls ses cris m'accompagnent un court instant.

Incroyable. Je peux enfin rentrer chez moi. Seul.

C'est, que sous mes dehors austères et un peu fous, se cache un être au grand cœur. Si je ne peux plus m'approcher de John pour de prétendues raisons de sécurité - c'est vrai que j'ai certains accès de rage parfois - une femme le pourra, elle. Si elle le veut bien, et suit les recommandations laissées sur le papier, alors, elle le rendra le plus heureux des hommes. Car, c'est bien son adresse à lui que j'ai laissé sur ce bout de feuille, et je suis certain que lorsqu'il recevra la lettre parfumée qu'elle ne manquera pas de lui adresser, il songera, tout comme moi il y a deux jours de cela, mais sans le même effroi : « c'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... »